

Vue sur le lac

Ce petit garçon se prénomme Louis. Il habite en Valais sur les hauts de St-Gingolf, à l'écart du hameau de Frenay. St-Gingolf est une commune en pente donnant sur le lac Léman. Nous sommes dans les années septante, le village et son port attirent déjà de nombreux touristes mais seulement l'été, pour la plupart des valaisans venant chercher l'eau. L'hiver, il ne se passe rien à part le mouvement rythmé des animaux de ferme et des enfants scolarisés. Le père de Louis traficoté à gauche à droite. Sous le manteau, il exporte des motos d'Italie, sur le manteau, possède une petite entreprise de construction, qui remporte, malgré sa petite taille, tous les mandats autour de St-Gingolf car il est chasseur et membre du conseil communal. La maison du petit garçon et de sa famille est la seule maison moderne de Frenay. Son père l'a coulée en béton et ciment sur l'emplacement de ce qui était jadis une petite ferme d'alpage. Les amis chasseurs qui viennent boire l'apéro à la maison sont tous d'accord pour dire qu'elle était en fort mauvais état. En contrebas, il reste cependant un petit grenier à grains auquel personne n'a encore pensé toucher. C'est là que le petit garçon aime passer ses journées, voire même parfois ses nuits. Assis sur le seuil surélevé de l'entrée, Louis voit se dérouler sous lui la région qui va de Meillerie au Bouveret, et plus loin la plaine du Rhône qui s'engouffre dans le Valais.

Le père de Louis à la main un peu lourde. De son perchoir, le garçon voit le paysage se bétonner peu à peu ici et là. Il y a eu le nouveau poste de police, la poste, l'école, la salle communale, le lotissement donnant sur le port. C'est pas compliqué, souvent le père dessine lui-même les plans pour gagner du temps et de l'argent. De toutes façons c'est blanc bonnet bonnet blanc, sauf qu'un architecte aurait fait donner un coup de crépi orange foncé. Louis ne ressemble pas à son père bien qu'il porte les shorts de celui-ci de quand il était jeune et plat. Louis est fin et délié, déjà plus grand que les garçons de son âge. Ce n'est pas un hasard si l'encadrement en bois de l'entrée à son grenier est sa place préférée. Il s'agit d'un enfant qui aurait besoin d'être cadré, accompagné. Pour le moment, sa vie se définit en creux par ce qu'il est sûr de ne pas aimer : la chasse, la moto, le foot, les courses de Formule un à la télévision. Sa mère est occupée à la maison. Le quatrième doit maintenant laisser sa place au sein pour le cinquième. Il faut négocier tout cela avec les petits et s'acquitter en même temps des tâches ménagères. Louis aperçoit son père minuscule en bas au village à côté de ses ouvriers qui coulent un nouveau parking.

Il est bientôt deux heures. L'heure de repartir pour l'école. Il entre brièvement dans la maison moderne pour prendre son cartable et dire au revoir à sa mère. Celle-ci est dans la cuisine, le bébé sur un bras. Il y a toujours quelque chose à faire. Nettoyer, nourrir, ranger, nourrir, s'occuper du potager, nourrir. Thérèse, la sœur potelée dort dans le panier à linge. Fred et Daniel, qui commencent l'école dans une année seulement, réclament quelque chose à manger car ils viennent de sortir de table. Ils ont tous les quatre le grand menton de leur père. Louis dévale la montagne jusqu'à la petite école du village. En chemin il croise une petite pelleuse orange qui grimpe vaillamment la pente. Louis s'assoit derrière son pupitre. Il suit la leçon dans un état comateux, les jeunes enfants ayant de la peine à rester assis et concentrés l'après-midi. A quatre heures, il rebrousse chemin, seul. Il compte se mettre à l'ouvrage afin d'installer dans son grenier, une petite mezzanine avec du bois récupéré sur les chantiers. Le trajet prend une petite demi-heure, le temps pour Louis de projeter dans sa tête chaque étape du chantier avec précision. Il imagine déjà le four à bois, le drapeau et la lampe à huile.

Arrivé à une cinquantaine de mètres de sa maison, le garçon constate que la petite pelleuse orange est arrivée victorieusement en haut de la pente et a également eu le temps de démanteler le grenier à grain, qu'elle déblaye, à présent. La bétonneuse est là

aussi attendant que la place soit bien nette avant de déverser son mélange. La maman de Louis lui explique que le père construit une sorte de pergola sous laquelle on pourra manger l'été et boire l'apéritif entre-saisons. Elle avoue ne pas apprécier le choix des grandes dalles beiges pour le sol, mais n'a évidemment pas eu voix au chapitre étant donné qu'elle ne rapporte pas d'argent à la maison. Louis a beau être tout jeune, il sait déjà ne pas pouvoir questionner la manière dont les valaisans ont mis en place les moments forts de leur vie sociale. Pour lui, le charme de l'apéro se réduit aux trois tranches de saucisson qu'il avale à reculons, pressé de quitter l'atmosphère grasse du rituel. Il aperçoit son père dans le jardin, occupé à lire le Nouvelliste et suivant d'un œil les progrès de la petite pelleteuse. Les pierres qui constituaient la cabane sont amoncelées en une forme sans intention au bord du chemin menant à la maison. Une camionnette viendra les chercher. On pourra, par exemple, en faire la fondation d'une nouvelle route goudronnée.

La mère compatit certainement à la détresse de son petit mais n'a aucune influence sur son homme. Louis décide de disparaître durant la nuit. Par touches, durant le reste de l'après-midi et jusqu'au coucher, il prépare son départ. Un coupe-vent, de bonnes chaussures, une lampe de poche, des piles de rechange, quelques vivres. Il a peur. Sur la table de la cuisine il laisse un mot : « reconstruis mon grenier : je reviens ». Evidemment la mère en lisant la note exige de son mari qu'il reconstruise immédiatement la cabane. Cela produit l'effet contraire sur l'homme qui se résout à abandonner provisoirement ses chantiers, réunir une équipe improbable d'ouvriers espagnols et d'amis chasseurs et organiser une battue. Louis est cependant si fin qu'il ressemble à une feuille sous le vent. Il sait se cacher. La mère laisse chaque nuit en douce des provisions autour de la maison. Elle penche naturellement du côté de ses enfants, de son grand, l'ami des araignées, son roseau. Elle lui laisse des chandails et des petits mots tendres mais fait l'explorée en présence de son mari. Celui-ci tient dix jours. Il faut l'intervention du maître d'école pour le persuader enfin de rappeler la pelleteuse et la faire casser la nouvelle dalle en ciment. Ils reconstruisent, pierre après pierre, linteau après linteau, tuile après tuile, la cabane à l'identique.

Le garçon ne revient pas. Il se méfie de la pelleteuse, restée dans le jardin, et qui pourrait à tout moment et dès son dos tourné, détruire à nouveau le grenier à grain. Il laisse un second mot. La mère n'a plus de lait. Le mois d'octobre approche et elle s'inquiète de tout. Les pieds froids de son Louis, ses petites côtelettes apparentes dans des habits trop courts, ses cheveux trop longs. Elle veut retrouver son odeur d'ainé, de garçon d'aventure, de genoux égratignés. Alors le père, à bout, fait virer la petite pelleteuse. Dans les mains calleuses de Manoel, Celle-ci redescend lentement la pente sur ses chenilles. Clac. Clac. Jusqu'au village. Une heure plus tard, Louis est dans les bras de sa mère, Il sent la bouse et le bolet.